



PASSION SAUVAGE



**HOTHOUSE  
FLOWER**

SÉRIE ADDICTED

**KRISTA & BECCA RITCHIE**

**VERSO**

**VERSÒ**

*un label dirigé par Glenn Tavenec*

# **HOTHOUSE FLOWER**

## LES AUTRICES

Autrices best-seller du *New York Times*, Krista et Becca Ritchie sont jumelles – l'une nerd et l'autre geek – et partagent une passion commune pour l'écriture. Elles combinent leurs pouvoirs mentaux depuis l'enfance et n'ont jamais arrêté de raconter des histoires depuis. Elles adorent les superhéros, les personnages avec des faïlles et l'amour entre deux âmes sœurs. *Addicted*, leur série de romance New Adult, est devenue culte pour des millions de lecteurs et de lectrices à travers le monde.

## LA SÉRIE ADDICTED

Ordre de lecture recommandé :

ADDICTED TO YOU  
Addicted, tome 1

RICOCHET  
Addicted, tome 2

ADDICTED FOR NOW  
Addicted, tome 3

KISS THE SKY  
Spin-off : Calloway Sisters, tome 1

HOTHOUSE FLOWER  
Calloway Sisters, tome 2

THRIVE  
Addicted, tome 4  
*Janvier 2026*

ADDICTED AFTER ALL  
Addicted, tome 5  
*Avril 2026*

FUEL THE FIRE  
Calloway Sisters, tome 3  
*Mai 2026*

LONG WAY DOWN  
Calloway Sisters, tome 4  
*Juin 2026*

SOME KIND OF PERFECT  
Calloway Sisters, tome 5  
*Août 2026*

Retrouvez le label **VERSO**  
sur les réseaux sociaux :



@verso\_romans

**KRISTA & BECCA RITCHIE**

# **HOTHOUSE FLOWER**

**TOME 5  
SÉRIE ADDICTED**

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Lauriane Crettenand

**VERSÔ**

*Un label des*  
**ÉDITIONS DU SEUIL**  
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>*

Titre original : *Hothouse Flower*  
Initialement paru en autopublication en 2014, sous une forme différente,  
*Hothouse Flower* a été publié pour la première fois en 2023 par Berkley,  
un département de Penguin Random House LLC, États-Unis  
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lauriane Crettenand  
Design de couverture : Krista & Becca Ritchie  
© K. B. Ritchie, 2014  
Chapitre bonus et fils de textos bonus :  
© Krista & Becca Ritchie, 2023

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, 2025,  
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-264-4

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toi, lecteur ou lectrice :*

*Lorsque nous avons commencé à écrire la série Addicted, nous étions à l'université, portées par de grands rêves et par l'espoir que l'histoire de Lily et Lo trouve son public. Grâce à nos lecteurs qui en souhaitent davantage, cette aventure est devenue bien plus qu'une simple romance entre deux amis d'enfance.*

*Elle est devenue une histoire de sœurs, écrite par deux sœurs. Une histoire d'amitié et de famille. Celle que l'on a, et celle qu'on se crée en chemin. Les histoires de Rose et Daisy – la série dérivée Calloway Sisters – sont intrinsèquement liées aux romans de Lily, car nous croyons qu'une vie ne s'arrête pas lorsqu'une autre entame son voyage. Chaque roman impacte chaque personnage.*

*Ainsi, la meilleure manière de découvrir l'histoire de Lily, sans rien en manquer, consiste à combiner sa série avec la série Calloway Sisters, en suivant un ordre de lecture en dix livres. Nous avons par conséquent écrit ces romans en entrelaçant les récits des trois sœurs.*

*Voici donc la série Addicted. Dix romans. Six amis. Trois couples. Une saga épique.*

*Nous espérons que ces personnages vous apporteront autant de bonheur qu'ils nous en ont offert au fil des ans.*

*Comme dirait Lily, mercimercimerci d'avoir choisi cette histoire et de nous avoir choisies. Bonne lecture !*

*Avec tout notre amour dans tous les univers  
Krista et Becca.*



## Avertissements

Ce livre aborde des thématiques sensibles telles que les troubles du comportement alimentaire, le harcèlement, les cauchemars, les attaques de panique, les agressions, la maltraitance et la négligence infantiles, l'alcoolisme, l'addiction sexuelle ainsi que le trouble obsessionnel compulsif.

Ces sujets pouvant heurter certaines sensibilités, nous recommandons aux lecteurs de faire preuve de discernement avant de poursuivre leur lecture.



## Un petit mot de Ryke

Mon quotidien est fait d'anticonformismes, d'anomalies et de situations gênantes.

Si le langage cru et les discussions déplacées vous dérangent... eh ben putain, je sais pas comment vous avez atterri ici. Faut être capable de me supporter pour me comprendre, et je refuse de me justifier.

Je suis brut de décoffrage.

Je suis dur.

Je suis le genre de personne qu'on fuit.

Alors je vous préviens direct : faites marche arrière.

Parce que, une fois que vous entrez dans ma vie, jamais je ne vous laisserai en sortir.



## Prologue

### *Ryke Meadows*

Tous les lundis se ressemblaient. Que j'aie dix ou douze ans. Quinze ou dix-sept. Un chauffeur prénommé Anderson venait me chercher chez moi à midi dans la banlieue de Philly et me déposait au country club dix minutes plus tard. Mon père était toujours assis à la même table, au fond, près de la fenêtre donnant sur un court de tennis rouge et vert. Il commandait toujours le même plat (filet mignon au whisky) et me posait les mêmes questions.

- Comment ça se passe à l'école ?
- Bien.

À dix-sept ans, j'avais un GPA de 4.0<sup>1</sup> et les recruteurs universitaires me couraient après pour me recruter pour leurs équipes d'athlétisme. Je pratiquais aussi l'escalade sur tout mon temps libre, jonglant entre

1. Le GPA (Grade Point Average) est la moyenne des notes aux États-Unis, calculée sur une échelle de 0 à 4.0. Un GPA de 4.0 correspond à la meilleure note possible, équivalente à une moyenne française proche de 18-20/20.

les deux sports. Je m'étais échafaudé ce plan depuis le lycée : j'irais à la fac grâce à une bourse sportive et je ne toucherais pas un centime du putain de fric de mon père. Je laisserais pourrir mon héritage. J'irais le plus loin possible de mon père et de ma mère. Je trouverais enfin la paix et oublierais tous ces mensonges qui me collaient à la peau.

Mon père a siroté son scotch.

– Ta mère refuse de me dire comment tu vas, et toi tu refuses d'ouvrir la bouche pour sortir autre chose que des foutus monosyllabes. Je dois faire quoi ? Appeler des étrangers pour me renseigner sur toi ? Tes profs ? Ils vont me traiter de père indigne.

J'ai gardé les yeux rivés sur la table, sans toucher à mon sandwich au poulet. J'acceptais de bouffer quand j'avais encore dix ans. Mais depuis, je me suis réveillé et j'ai enfin accepté que je partageais mon repas avec un monstre.

– J'ai rien à dire, j'ai répondu.

– T'es sourd ou quoi ? Comment s'est passée ta semaine ? T'as branlé quoi ? C'est pas compliqué comme question !

Il a vidé son scotch et pesté, un doigt pointé sur moi.

– Ridicule. T'es censé être le fils intelligent.

Puis il a fait signe au serveur de lui apporter un autre verre.

Ça m'a crispé qu'il fasse référence à Loren. Une haine irrésolue m'a inondé et échauffé le corps.

Je n'avais aucun contrôle sur cette colère. Elle me dévorait comme un putain de feu de forêt.

– On peut abrégé ? J'ai des trucs à faire.

Le serveur est arrivé pour remplir le verre de mon père à un quart. Ce dernier lui a fait signe de continuer, et le serveur a versé du liquide ambré jusqu'aux trois quarts.

– Il va en prendre un aussi, a décrété mon père.

Jonathan Hale croulait sous des milliards de dollars grâce à Hale Co., une entreprise de produits pour bébés. Il payait sûrement le personnel du country club pour qu'il ferme les yeux sur la consommation d'alcool d'un mineur. À ce stade, rien ne m'étonnait.

Mon ventre s'est serré à la vue de l'alcool. Ça ne faisait que quatre jours que j'avais décidé d'arrêter de boire pour de bon. Je savais que, chaque lundi, je serais mis à l'épreuve par mon père. Je ne lui dirais pas que j'avais arrêté. Je ne voulais pas en parler. J'évitais juste de boire. Et j'ignorerais mon père tandis qu'il enchaînait les verres.

Le serveur m'a servi et a rebouché la bouteille en cristal, puis il nous a quittés sans un mot.

– Bois, a ordonné mon père.

– J'aime pas le scotch.

– Depuis quand ?

– Depuis que c'est devenu ta putain de boisson préférée.

Il a secoué la tête.

– Ça vous plaît, à ton frère et toi, de vous rebeller comme des petits voyous.

Je l'ai fusillé du regard.

– Je n'ai *rien* à voir avec ce connard.

– Et comment pourrais-tu le savoir ? Tu ne l'as jamais rencontré.

– Je le sais, c'est tout.

J'ai agrippé mon genou qui s'était mis à tressauter. Je voulais me casser d'ici. Je ne supportais pas de parler de Loren. J'avais toujours su que j'avais un demi-frère. Ce n'était pas compliqué de comprendre que le gosse de Jonathan Hale faisait partie de ma famille. Merde, on partageait un enfoiré de géniteur. Mais mon père et ma mère ne m'en ont parlé ouvertement qu'à mes quinze ans. Après avoir entendu ma mère bitcher sur ce « bâtard », j'ai demandé des explications à mon père. Il a fini par me donner trois éléments qui ont éclairci un tableau dont j'avais déjà tracé les contours.

Un : Jonathan a trompé Sara, ma mère, quand je n'avais que quelques mois.

Deux : l'autre femme est tombée enceinte. Loren est né un an après moi, et sa mère a laissé son fils à Jonathan. Elle s'est barrée, disparaissant complètement de la circulation.

Trois : je vivais avec Sara. Mon demi-frère vivait avec notre père. Et le monde entier croyait que le fils de Sara était Loren Hale. Pas moi. J'étais un Meadows. Je portais le nom de la famille toute pourrie de ma mère qui habitait le New Jersey et ne voulait pas entendre parler d'elle.

Ma mère était Sara Hale.

Mon père était Jonathan Hale.

Mais je n'étais le fils de personne.

Après que cette douloureuse vérité a éclaté au grand jour, mon père me parlait de Loren en permanence. Il posait *toujours* la même question et je n'avais aucune envie de l'entendre aujourd'hui.

Il a fait tourner le liquide dans son verre.

– Depuis quand t'es une mauviette pareille ?

Mes narines se sont dilatées. Putain, j'avais du mal à croire que je le trouvais cool quand j'étais petit. Ce papa qui agissait comme s'il voulait nouer un lien avec moi et me laissait boire son whisky. Père et fils. J'avais l'impression qu'il m'aimait suffisamment pour me laisser enfreindre certaines règles. Mais peut-être était-ce en réalité un stratagème pour me rendre aussi malheureux que lui.

– J'ai eu un accident de voiture, j'ai balancé tout à coup.

Il s'est étranglé sur son scotch, s'est éclairci la gorge, et m'a demandé avec un regard noir :

– Quoi ? Pourquoi j'en entends parler que maintenant ?

J'ai haussé les épaules.

– Demande à maman.

– Cette salope...

– Hé, je l'ai coupé, mes yeux lançant des flammes.

J'en avais ma claque de l'entendre la dénigrer. J'en avais ma claque d'entendre ma mère le dénigrer. Je voulais juste qu'ils *arrêtent*. Tous les deux. Ça faisait un bail qu'ils étaient divorcés, je n'avais même pas un an au moment de leur séparation. Quand allaient-ils enfin arrêter leurs conneries, bordel ?

Il a levé les yeux au ciel, mais a repris un air sérieux, soucieux. S'il y avait un cœur dans la poitrine de Jonathan Hale, il baignait dans un océan d'alcool.

– Que s'est-il passé ?

– Je suis rentré dans la boîte aux lettres des voisins.

Je ne me souvenais pas de mon retour à la maison. Apparemment, j'avais grillé quatre feux rouges et renversé une clôture. Je m'étais plus ou moins évanoui au volant, et c'était l'impact avec la boîte aux lettres qui m'avait réveillé.

Je ne rentrais même pas de soirée.

J'avais bu seul sur le terrain de foot de la saloperie d'école privée de Loren. Je haïssais la Dalton Academy. Moi, j'étais obligé d'aller à Maybelwood, à une heure de chez nous, parce que ma mère ne voulait pas que je croise Loren tous les jours. Et parce que personne ne devait savoir que j'étais le véritable fils de Sara.

Alors Loren était allé à l'école la plus proche, et *moi*, j'avais été banni, ostracisé.

Et je l'ai détesté, putain. Je l'ai haï jusqu'au plus profond de mes entrailles. Ma mère contribuait à entretenir cette rage abjecte. Elle répétait sans cesse : « Ton frère est imbu de lui-même, il nage dans *notre* argent. Si tu traînes avec le sale gosse de Jonathan Hale, tu tourneras mal. »

Je hochais la tête et pensais : *Ouais, ce connard.*

Puis les jours ont passé, et je me suis mis à douter de tout.

*Peut-être que je devrais le rencontrer.*

*Peut-être que je devrais lui parler.*

*Mais c'est un sale gosse de riche pourri gâté.*

Comme moi.

*Non, pas comme toi.*

*Il pense qu'à sa gueule.*

Comme moi.

*Non, pas comme toi.*

*C'est un raté alcoolique.*

Comme moi.

La veille, j'avais envisagé d'aller voir ma mère pour en parler. Je voulais lui dire d'oublier cette brouille débile, d'arrêter de débâter sur l'infidélité de Jonathan Hale et de se préoccuper de la vie de son bâtard.

« T'as entendu que Loren Hale a été suspendu parce qu'il a loupé trop de cours ? » m'a-t-elle demandé avec une lueur vicieuse dans les yeux. L'échec de Loren était l'échec de Jonathan. Ce qui, pour elle, était un succès.

J'ai fermé ma gueule. Qui étais-je pour dire à une femme d'oublier un truc pareil ? Elle avait été trompée. Elle avait le droit d'être en colère. Seulement, j'ai dû voir cette haine la ronger pendant presque vingt ans. Il n'y avait aucune justice dans sa douleur. Il n'y avait que de la solitude.

Mais putain, au fin fond de moi, j'aurais aimé qu'elle laisse tomber – pour que moi aussi je puisse le faire.

Alors oui. Mon père a détruit ma mère. Peut-être qu'elle aurait pu passer à autre chose, si elle avait été plus forte. Peut-être que j'aurais pu l'aider, si j'avais été un meilleur fils.

Le soir de l'accident, en passant devant la Dalton Academy, une rage incandescente m'avait saisi. Parce que personne ne savait qui j'étais vraiment, à Maybelwood. Ils voyaient Ryke Meadows, un putain d'athlète star, un élève brillant, un gamin qui se prenait des heures de colle tous les deux jours parce qu'il jurait à tout bout de champ.

Dans les faits, Loren avait mes deux parents.

Le nom de famille.

L'héritage.

Je ne sais pas ce qu'ils lui avaient dit – je ne savais même pas s'il était au courant de mon existence. Je ne faisais pas une fixette là-dessus ; simplement, je n'arrivais pas à oublier que, tout ce temps, il me les avait volés. Je n'avais *rien* à part les hurlements et les ressentiments d'un divorce compliqué. C'était moi, le *vrai* fils de Jonathan et Sara Hale, putain.

Alors pourquoi c'était à moi de faire semblant d'être le bâtard ? Pourquoi donnait-on à Loren la vie que j'étais censé avoir ?

Sur la pelouse du terrain, je m'étais enfilé une bouteille de whisky, insensible à la brûlure de l'alcool. Puis j'avais fracassé la bouteille sur le poteau de la cage, avec l'espoir que Loren joue au foot et qu'il s'entaille les pieds – chaque fois qu'il ressentirait la douleur, ce serait par ma faute.

Le lendemain matin, après avoir trop bu et failli me tuer (ou tuer n'importe qui sur la trajectoire de ma voiture lancée à toute berzingue), je m'étais réveillé froid à l'intérieur. Mort. Je ne voulais pas être comme ça, putain. Alors, je m'étais fait une promesse : mon père ne me détruirait pas. Mon demi-frère non plus. Ni ma mère. J'allais me reprendre.

Je courrais.

J'irais à la fac.

Et je trouverais ma paix intérieure.

Qu'ils aillent tous se faire foutre.

Face à moi, au country club, mon père s'est détendu.

– Une boîte aux lettres, c'est que dalle. Ton frère a fait bien pire.

Il a secoué la tête, comme pour chasser les images mentales des frasques de Loren. Puis il a relevé les yeux – je connaissais la question qui allait suivre.

– Tu veux le rencontrer ?

J'ai ouvert la bouche, mais il m'a coupé la parole.

– Écoute-moi, avant de dire non. Il a eu une vie bien différente de la tienne...

– J'en ai ma claque, putain.

Je ne voulais plus gaspiller mon énergie sur Loren. C'était fini.

– Ce n'est pas facile de grandir avec le nom Hale. Notre argent vient de produits pour *bébés*. Il subit énormément de moqueries...

– Je m'en tape.

Nous vivions tous les deux un mensonge, mais le mien était bien plus lourd à porter.

– Je n’ai jamais eu le droit de dire aux gens qui tu étais, j’ai continué. Tu vas me dire qu’il a connu la même chose ? Maman dit tout le temps que les gens me traiteraient différemment s’ils savaient que mon père était un PDG milliardaire, mais en vrai, vous essayez juste de me cacher, putain.

Je me suis adossé à la chaise et j’ai croisé les bras. Lors du divorce, l’accord stipulait qu’elle était obligée de conserver le nom de *Hale* alors que je suis resté un *Meadows*.

– Pas tout à fait, a-t-il dit. On essayait seulement de masquer le fait que Loren n’était pas l’enfant de Sara. Elle n’a été enceinte qu’une fois. On ne pouvait pas justifier vos deux existences sans ruiner ma réputation.

C’est pour ça que ma mère a dû taire la tromperie : pour protéger Jonathan. Chaque jour où elle devait aider cet enfoiré sans âme à préserver sa respectabilité la rongait de l’intérieur. Mais elle l’a fait pour l’argent. Perso, je crois qu’aucune somme ne valait la douleur de ces mensonges.

Toutes ces conneries, juste pour sauver les apparences.

– Pourquoi le choisir lui ? j’ai demandé. Pourquoi c’est pas Loren qui vit caché ?

*Tu l’aimes plus que moi.*

Mon père a gardé un visage neutre, dont la dureté ne me révélait rien. Il portait un costume élégant certainement hors de prix.

– Les choses se sont faites comme ça. C’était plus facile que tu prennes le nom de jeune fille de ta mère. Loren n’avait qu’une seule option : moi.

J’ai serré les dents.

– Tu sais, je raconte à mes potes que mon père est mort. Parfois, je t’invente même des morts super originales. *Ah, mon père, ouais, il s’est noyé dans un accident de bateau, putain, il a clamé sur le trône de son yacht pendant qu’il était en train de chier.*

Mon paternel était devenu un fantôme ou un démon que je voyais tous les lundis. Rien de plus.

Il s'est humecté les lèvres et a fait tourner son scotch dans son verre, sans croiser mon regard, comme s'il était sur le point d'éclater de rire. Ça le faisait marrer, putain.

– Écoute, Jonathan...

– Je m'appelle *Ryke*, putain. Combien de fois il faut que je te le dise ?

Je ne voulais pas plus de son nom que de ses gènes. Je comptais me servir de mon deuxième prénom *ad vitam aeternam*.

Il a de nouveau levé les yeux au ciel, puis soupiré.

– Loren n'est pas comme toi. Il n'est pas sportif. Je ne crois pas qu'il ait réussi le moindre examen haut la main. Il gâche son potentiel à faire la fête. Si tu le rencontrais, tu pourrais l'aider à...

– *Non*, ai-je dit avec force, les avant-bras posés sur la table pour me pencher vers lui. Je ne veux rien avoir à faire avec ton fils, putain. Arrête de poser la question.

Il a sorti son portefeuille et m'a fait passer une photo, qu'il m'avait déjà montrée quelques fois. Loren était assis sur les marches du manoir de notre père, où il avait grandi. Je cherchais toujours dans nos traits des similitudes – ce qui ne manquait pas de m'écœurer à chaque fois.

Nous avions les yeux de la même couleur, marron, mais les siens étaient plus ambrés. Mon visage était plus anguleux, mais nous avions la même carrure sèche. Il portait une cravate bleu marine et une chemise blanche, l'uniforme de la Dalton Academy. Il ne regardait pas l'objectif, mais sa mâchoire était particulièrement affûtée... Je n'avais jamais vu ça chez quelqu'un d'autre. Il avait vraiment une gueule de petit con qui aurait préféré être en train de boire des bières avec ses potes plutôt qu'être assis là.

– C'est ton frère...

J'ai repoussé la photo vers lui.

– Il n'est *personne* pour moi.

Jonathan a vidé son deuxième verre de scotch et empoché la photo. Puis il a marmonné quelque chose dans son souffle sur ma

« salope » de mère. Elle ne voulait pas que je rencontre Loren, elle refusait que j'entre en contact avec lui. D'après ce que je savais, Loren croyait que Sara était sa mère, comme le reste du monde. Ou peut-être que quelqu'un avait fini par lui dire la vérité. Que c'était *lui*, le putain de bâtard.

Je l'ignorais.

Et franchement, je m'en tapais.

Qu'est-ce que ça aurait changé ?

*Huit ans plus tard*



*Ryke Meadows*

**J**e cours. Je ne fuis pas. J'ai une destination : le bout de la longue rue de banlieue bordée de quatre maisons coloniales et d'hectares d'herbe couverte de rosée. On ne peut pas faire plus isolé. Il est 6 heures du matin. Le ciel est à peine assez clair pour que je voie mes pieds frapper l'asphalte.

Putain, ce que j'aime le petit matin.

J'aime davantage voir le soleil se lever que se coucher.

Je garde le rythme. Ma respiration se régule, suivant un schéma bien rodé. Grâce à ma bourse universitaire en athlétisme et l'escalade – un sport dont j'ai littéralement besoin pour survivre –, je n'ai pas besoin de réfléchir à ma respiration. Je me concentre simplement sur le bout de la rue. Je ne ralentis pas. Je ne m'arrête pas. Je visualise mon objectif, et je m'y tiens.

J'entends les chaussures de mon frère marteler le ciment derrière moi, ses jambes aussi véloces que les miennes. Il essaie de suivre mon rythme. Lui ne court vers rien – il fuit, toujours. J'écoute le bruit lourd que font ses semelles et j'ai envie de l'attraper par

le poignet pour le tirer devant moi. Je veux qu'il soit déchargé et léger, qu'il sente cette euphorie de la course.

Mais il est appesanti par trop de choses pour être dans de bonnes dispositions mentales. Je ne ralentis pas pour qu'il me rattrape. Je veux qu'il se donne à fond. Je sais qu'il peut le faire.

Il faut juste qu'il se donne les moyens, putain.

Une minute plus tard, on arrive à destination et on s'arrête près d'un chêne. Lo respire fort. Il n'est pas fatigué : il est en colère. Ses narines se dilatent et ses pommettes s'affûtent d'un coup. Je me rappelle notre première rencontre.

Il y a trois ans environ.

Il m'a lancé ce même regard agacé, ses yeux ambre lançant des éclairs, l'air de dire : *Je déteste le monde entier*. Il avait vingt et un ans. Notre relation a toujours été suspendue entre turbulence et stabilité, mais jamais je n'ai pensé qu'elle serait parfaite.

– Tu peux pas y aller mollo, juste une fois ? rage Lo.

Il chasse de son front les mèches plus longues de ses cheveux, coupés court sur les côtés.

– Si j'avais ralenti, on aurait marché.

Lo lève les yeux au ciel, puis se renfrogne. Il traverse une mauvaise passe depuis quelques mois, et ce jogging était censé soulager un peu sa nervosité. Sans succès.

Je vois la tension au niveau de sa poitrine, il a encore du mal à reprendre son souffle. Il s'accroupit et se frotte les yeux.

– T'as besoin de quoi ? je demande sérieusement.

– D'un verre de whisky, putain. Avec un glaçon. Tu crois que tu peux faire ça pour moi, *frérot* ?

Je le fusille du regard ; je déteste cette manière méprisante de m'appeler « frérot ». Je peux compter sur les doigts de la main le nombre de fois où il m'a désigné comme son frère avec affection ou admiration. En général, il agit comme si je ne méritais pas encore ce titre.

Il n'a peut-être pas tort.

Je connais l'existence de Loren Hale depuis presque toujours, et pourtant, je ne lui avais jamais adressé la parole. Je repense souvent à mon adolescence, quand mon père me demandait chaque semaine : *Tu veux rencontrer ton frère ?*

Je refusais systématiquement.

Quand j'étais à la fac, j'ai accepté le fait que je ne le connaîtrais jamais. Je pensais être en paix. J'ai arrêté de détester Loren Hale pour sa seule existence. J'ai arrêté d'écouter ma mère calomnier un gamin qui n'avait pas choisi de naître. J'ai peu à peu arrêté de parler à mon père, parce que je n'avais pas besoin de lui.

Sa thune, ça, je m'en sers. Je la considère comme une rétribution pour tous les mensonges que j'ai dû garder pour cet enfoiré.

Une soirée. C'est tout ce qu'il a fallu pour changer ma putain de vie d'autruche idéaliste. À Halloween, à la fête où j'étais, une dispute a éclaté. Quatre mecs de l'équipe d'athl – celle de Penn, dont j'étais le capitaine – s'en sont pris à un type élané. Je l'ai reconnu grâce aux photos que mon père m'avait montrées.

Il n'était pas tel que je l'avais imaginé. Il ne traînait pas avec des mecs de fraternité, à s'écraser des canettes de bière sur le crâne.

Il était seul.

Sa petite amie est arrivée peu après pour le défendre, bien qu'il soit déjà trop tard. Mon coéquipier l'avait accusé d'avoir bu l'alcool hors de prix qui était dans un placard sous clé. Et Lo avait provoqué le gars pour qu'il le frappe.

Il a cogné mon frère.

C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que j'avais eu tort. Je n'avais pas sous les yeux un connard avec une centaine d'amis et du fric à ne plus savoir qu'en faire. Un sportif, un athlète comme moi. Non, c'était un mec qui *voulait* qu'on le frappe, qui cherchait à ressentir de la douleur. Un homme brisé, abattu, malade.

*Quatre contre un.*

Depuis toujours, je voulais la vie qu'il avait. Je détestais devoir jouer le bâtard exclu alors que c'était moi, le fils légitime. Mais si

les rôles avaient été inversés, si j'avais vécu avec mon père alcoolique, ça aurait été moi.

J'aurais été à sa place : ce mec tourmenté et bourré, faible et seul.

Mon père essayait de me dire que Lo n'était pas le gamin populaire que j'avais imaginé. Il était tout autant un paria que moi. La différence était que j'avais la force de me défendre. Je n'avais pas été écrasé par notre père, comme Lo. Je n'imaginai même pas l'horreur de vivre avec Jonathan vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, à entendre *pourquoi t'es une telle mauviette ?* tous les jours. J'avais des œillères. Je voyais uniquement ce qui clochait chez moi. Je n'imaginai pas que Loren aussi n'avait récolté que de la merde.

Ce soir-là, à la soirée d'Halloween, j'ai abandonné la paix illusoire que je m'étais construite. Ça ne m'est pas venu instinctivement. Je suis resté planté là et j'ai regardé Lo se faire tabasser avant de choisir d'intervenir. Une fois la décision prise, je ne suis jamais revenu en arrière.

À présent, je le fusille du regard.

– Tu veux un verre de whisky ? Tu veux pas que je te pousse devant un putain de train de marchandises plutôt, ça irait plus vite ?

Il se redresse et, les bras tendus, les yeux injectés de sang, il lâche dans un rire brusque :

– Tu sais ce que ça fait, au moins ? J'ai l'impression de vriller total, bordel. Je dois faire quoi, moi, hein ? Y'a rien qui soulage la douleur : ni courir ni baiser la meuf que j'aime, *rien*.

Je ne suis jamais descendu aussi bas que lui, c'est vrai. J'essaie de l'apaiser :

– Tu as replongé quelques fois, certes. Mais tu peux revenir là où tu étais.

Il secoue la tête. Je me renfrogne et le bouscule :

– Alors quoi ? Tu vas boire une bière ? T'enfiler une bouteille de whisky ? Et après ? Tu vas bousiller ta relation avec Lily. Tu te sentiras comme une merde demain matin. Tu voudras être mort...

– Parce que tu crois que je veux quoi, là ?! hurle-t-il.

Une expression de souffrance se peint sur son visage. Mes poumons se compriment.

– Je me hais d’avoir rompu ma sobriété. Je *déteste* me retrouver à ce stade dans ma vie.

– T’étais sous les projecteurs.

Je rétropédale, je me rends compte qu’il n’a pas besoin que je sois si dur avec lui – j’endosse instinctivement le rôle de sale con et pousse les gens un peu trop loin, parfois.

– Toi aussi, contre-t-il, et c’est pas pour autant que t’as replongé.

– C’est différent.

Ça fait huit ans que je n’ai pas bu une goutte.

– Les médias racontaient des atrocités, Lo. Tu as réagi comme tu pouvais. Personne ne te le reproche. On veut seulement t’aider, putain.

On est tous devenus des objets de spectacle public, sous l’œil constant des caméras, à cause des trois sœurs Calloway.

Par proximité, nous avons été traînés sous le feu des projecteurs. Et on peut pas dire que ce soit une partie de plaisir, putain. La casquette que je porte en ce moment même est une tentative de camouflage ; heureusement, les paparazzis ont mieux à faire que nous filmer si tôt le matin.

Ce qui ne les empêchera pas d’essayer de nous mitrailler dans la journée.

– Tu ne les crois pas, dis ? s’inquiète Lo soudain.

– Qui ?

– Les médias, tous ces journalistes... Tu ne crois pas que notre père m’a vraiment fait tout ça, si ?

J’essaie de me retenir de grimacer. Quelqu’un a soufflé à la presse que Jonathan est violent physiquement avec Lo. Les rumeurs n’ont fait qu’enfler après ça. Je ne sais pas si notre père serait capable de le frapper... ou d’abuser de lui. Je ne veux pas y croire, mais un mini doute persiste. *C’est possible. C’est possible que ça se soit produit.*

– C’est pas vrai, putain ! me crie Lo.

– D’accord, d’accord.

Je lève les mains en signe d’apaisement.

Il est comme ça depuis les accusations : à cran, en mal de corriger le tir. Malheureusement, il a trouvé sa solution dans l’alcool.

Notre père a porté plainte pour diffamation, mais qu’importe l’issue du procès ; ça ne changera pas le regard que les gens portent sur Jonathan et Lo. Ils vont cracher sur le père et plaindre le fils. On ne peut pas revenir en arrière.

– Il faut que tu ailles de l’avant. Les gens peuvent bien penser ce qu’ils veulent.

Lo prend une profonde inspiration et contemple le ciel comme s’il avait envie de trucider une volée d’oiseaux.

– Tu affirmes des trucs comme si c’était ce qu’il y avait de plus facile au monde, Ryke. Tu sais que c’est super chiant ?

Il me regarde, ses traits aussi affûtés qu’une lame.

– Alors je vais continuer, juste pour te faire chier.

*C’est à ça que ça sert, les grands frères, non ?*

Lo pousse un lourd soupir.

Je lui frotte l’arrière de la tête dans un geste affectueux, puis le pousse vers chez lui. Quand je laisse tomber ma main de son épaule, il s’arrête au milieu de la route, sourcils froncés.

– À propos de ton voyage en Californie... Je sais que ça fait des mois que je ne t’ai pas trop posé de questions. J’ai été trop centré sur moi-même...

– T’inquiète.

Je désigne la baraque blanche de la tête.

– Allons préparer le petit déj’ pour les filles.

– Attends, m’arrête-t-il en tendant la main. Il faut que je te dise un truc.

Je n’ai pas envie de l’entendre. Ma décision est prise. Je n’irai pas en Californie. Pas tant qu’il sera dans cette mauvaise passe. Je suis son parrain. Je dois être là pour l’aider dans son rétablissement.

– J’ai besoin que tu y ailles.

J’ouvre la bouche, mais il m’interrompt :

– J’entends déjà tes putains d’arguments débiles. Et je te dis de partir. Escalade tes montagnes. Fais ce que tu as à faire. Ça fait longtemps que tu attends ça, je refuse de tout gâcher.

– Je peux toujours repousser. Les montagnes vont pas bouger, Lo.

Je veux escalader ces trois parois rocheuses à la suite dans le parc de Yosemite depuis mes dix-huit ans. Ça fait des années que je me prépare. Ce défi peut bien attendre encore un peu.

– Je me sentirai comme une merde si tu n’y vas pas, insiste-t-il. Et je boirai. Je te le garantis.

Je lui lance un regard noir.

– J’ai pas besoin de toi, dit-il, presque cruellement. J’ai pas besoin que tu me tiennes la main. J’ai besoin que, pour une fois dans ta vie, tu sois égoïste comme moi pour que je ne me sente pas comme une merde comparé à toi, d’accord ?

Je grimace intérieurement. J’ai fait preuve d’égoïsme pendant si longtemps, à m’en foutre de lui. Je ne veux plus être ce mec-là.

Pourtant, je l’entends me supplier, j’entends son *Putain, vas-y, je t’en prie. Parce que je vrille complet.*

– D’accord, je cède. J’irai.

Ses épaules se décrispent aussitôt et il pousse un long soupir. Il hoche la tête pour lui-même. Je me demande depuis combien de temps il porte ce poids sur sa poitrine.

Je ne peux pas expliquer pourquoi je l’aime autant. Peut-être parce qu’il est le seul à comprendre ce que c’est que d’être manipulé par Jonathan pour son propre intérêt. Ou peut-être parce que je sais qu’au fond se cache une âme qui a besoin d’amour, plus que personne, et que je ne peux pas m’empêcher de lui donner tout ce que j’ai.

Je passe mon bras autour de ses épaules et dis :

– Peut-être qu’un jour tu pourras me dépasser.

Il laisse échapper un rire sec, amer.

– Si je te pète les deux jambes, ouais.

Je souris.

– Est-ce que tu serais assez rapide pour ça ?

– Donne-moi une crosse de hockey et on verra.

– Pas moyen, p'tit frère.

Je ne le dis pas avec mépris.

Jamais je ne l'ai fait. Et jamais je ne le ferai.

## *Daisy Calloway*

**J**'ai une théorie. Les amis ne durent pas toute la vie. Pas même juste un moment. Ils entrent dans votre vie et en sortent quand quelque chose ou quelqu'un change. Rien ne vous retient à eux, ni le sang ni la loyauté. Ils sont juste... de passage.

Je ne suis pas aussi cynique, d'habitude, mais j'ouvre Facebook ce matin, mon ordi posé sur mes jambes pliées. J'aurais dû supprimer mon compte il y a deux ans, quand ma famille s'est retrouvée propulsée malgré nous vers la notoriété – quand l'addiction sexuelle de ma grande sœur a été révélée au grand jour.

À l'époque, j'avais une autre théorie sur l'amitié.

Papillons, arcs-en-ciel, cœurs, main dans la main – c'était littéralement un téléfilm de Noël dans mon cerveau dès que je pensais à mes amis.

Et voilà que Cleo Marks a posté sur son mur : À son anniversaire, pour ses seize ans, Daisy Calloway n'a fait que parler de cul. C'est

tout ce qui l'intéressait. C'est une addict au sexe comme sa sœur. Toutes les Calloway sont des traînées.

Ces propos merveilleux sont l'œuvre de mon ex-meilleure amie. Et peu importe qu'elle parle d'un truc qui remonte à deux ans et demi. Ressusciter cette histoire lui a suffi à récolter 457 commentaires – qui vont presque tous dans son sens.

Ça fait quatre mois que j'ai terminé le lycée et mes anciens amis me hantent encore. Tels des fantômes des enfers passés.

Une main se tend pour fermer mon ordinateur.

– Arrête de gaspiller tes émotions sur ces putains de connards.

*Dixit* le mec d'un mètre quatre-vingt-dix dans mon lit. Vêtu seulement d'un jogging. Moi, je suis installée contre la tête de lit, en short en coton blanc et crop top rouge et bleu disant : *Wild America*.

De l'extérieur, on doit ressembler à un couple qui se réveille tranquillement sous les rayons du soleil filtrant entre les rideaux.

De l'intérieur, il n'y a aucun contact. Pas de baisers. Rien d'autre qu'un statut amical.

La réalité est bien plus compliquée.

– T'es réveillé depuis longtemps ? je demande, fuyant toute discussion centrée sur mes anciens amis.

Il ne s'assied pas encore. Il reste sous ma couette et mes draps verts, passe une main dans ses cheveux en bataille. « Séduisante » ne suffit pas à décrire sa coiffure genre *Je m'en tape*. Il a toujours les cheveux ébouriffés, même en journée, et il sait l'effet que ça fait.

– La vraie question, c'est *toi*, tu t'es endormie à quelle heure ?

Il me fixe, les yeux plissés, l'air accusateur.

*Je n'ai pas dormi*. Il le sait aussi.

– Bonne nouvelle : j'ai fini mes bagages tôt ce matin.

Il se lève et se rapproche de moi. Sa proximité me tend ; je me rappelle que c'est un homme, que son corps fait paraître le mien tout petit. Ce n'est pas une réaction négative, cela dit. Plutôt de ces tensions qui coupent le souffle une seconde. Font flotter la tête et danser le cœur.

Ça ne me déplait pas.

Cette sensation de danger.

– Mauvaise nouvelle : je m'en tape de tes bagages, fait-il sans ménagement. Ce qui m'intéresse, c'est toi.

Il tend le bras devant ma poitrine pour prendre un flacon de médicaments sur ma table de nuit ; il effleure accidentellement mes seins et ses muscles se contractent. On ne mentionne ni l'un ni l'autre ce contact fugace, mais la tension est montée d'un cran pour atteindre le niveau : « Faisons l'autruche. »

Pour soulager cette nervosité nouvelle, je me mets debout sur le lit et donne un coup de pied dans un coussin.

– Tu t'en tapes pas de mes bagages. Tu étais persuadé que je n'y arriverais jamais.

– Parce que t'es TDAH et tout un tas d'autres trucs. (Toujours allongé, il m'observe, fait courir ses yeux sur mes longues jambes nues.) Assieds-toi une seconde, Calloway.

Plutôt que de faire comme si je lui plaisais, il lit l'étiquette de la boîte de médicaments, sourcils froncés, l'air soucieux.

Vous vous rappelez, ma théorie sur le fait que les amis ne sont pas pour la vie, ni même pour un petit moment ?

Eh bien, chaque théorie a une exception.

Ryke est la mienne.

Quand tous mes amis m'ont traitée d'addict au sexe en puissance et m'ont planté des couteaux dans le cœur, Ryke, lui, les a retirés un à un. Il m'en a même protégée. Il est mon loup – dangereux, séduisant et protecteur –, celui dont je ne dois pas trop m'approcher au risque de me faire mordre.

C'est mon dernier véritable ami. Ou non, pas tout à fait : il est le seul véritable ami que j'aie jamais eu.

– C'est quoi, « tout un tas d'autres trucs » ? je le défie avec un sourire, debout au pied du lit.

– Hyperactive, intrépide, folle... et certainement la fille malheureuse la plus heureuse que j'aie jamais rencontrée.

Je rebondis sur le matelas pour le faire bouger, mais Ryke me tacle au niveau des mollets et je m'écroule sur le dos avec un grand sourire aux lèvres. Sourire qui disparaît aussitôt quand il me balance le flacon de médicaments, qui me heurte en plein dans le front dans un bruit sourd et retombe sur la couette.

En plus d'être un ami, c'est aussi un connard.

– Tu as réduit ton dosage, constate-t-il.

– C'est le médecin. Ma consommation rapide d'Ambien lui faisait peur.

– Tu lui as dit que tu n'arrivais pas à dormir sans ?

– Non. J'étais trop occupée à lui expliquer que je ne veux développer aucune addiction comme ma sœur et ton frère. Il a pensé que c'était bien de réduire un peu la dose.

Je cale une mèche de mes cheveux décolorés derrière mon oreille. Ils m'arrivent à la taille et ont la fâcheuse tendance à être partout tout le temps – comme maintenant. Je me noie presque dedans.

J'ai de la peine pour Raiponce. Elle n'avait pas la vie facile.

Ryke me fait les gros yeux.

– Ne pas dormir n'est pas une solution, Daisy, putain.

– Tu en as une autre ?

Ce n'est pas une question rhétorique. Je suis fatiguée et je sais déjà qu'aujourd'hui, comme tous les jours, je me boosterai aux boissons énergisantes et aux montées d'endorphines que me procurent les médicaments. Youpi.

Il pousse un profond soupir.

– Non... Franchement, ça me perturbe un peu de savoir que tu n'as pas dormi parce que tu n'as pas crié et que tu ne m'as pas donné de coups de pied. Si tu ne me réveilles pas au beau milieu de la nuit, ça veut dire que tu n'as pas fermé l'œil.

Il secoue la tête et poursuit sa réflexion :

– Quand tu seras à Paris, tu partageras ta chambre avec un autre mannequin ?

– Non. Non, je préfère être seule.

Parce que ma coloc temporaire m’entendrait crier et que je serais obligée d’expliquer pourquoi je fais ces cauchemars si intenses. Personne ne le sait à part Ryke. Ni mes sœurs, Lily et Rose. Ni le mari de Rose. Ni le fiancé de Lily (qui se trouve être le frère de Ryke).

Il est le seul à savoir. Ça fait six mois que je garde le secret. Après la fin du lycée, il y a quatre mois, j’ai déménagé de chez mes parents dans un appartement à Philadelphie. Puis les cauchemars ont empiré et, depuis, Ryke dort ici.

Au début, il squattait sur le canapé. Mais je n’arrivais pas à dormir et sa proximité m’aidait à chasser mon angoisse.

« Angoisse ». C’est un mot tellement bizarre. Je n’ai jamais été angoissée pour quoi que ce soit, avant. Pas vraiment. Jusqu’à ce que les médias s’intéressent à ma famille.

Pour la première fois de ma vie, j’ai vraiment peur.

Et ce n’est même pas des requins, des alligators, des cascades dangereuses ou du vide.

J’ai peur des *gens*. De ce qu’ils pourraient me faire. De ce qu’ils m’ont déjà fait.

Ryke connaît bien mes peurs, parce que je ne lui mens jamais. Il y a deux ans, quand j’en avais seize, lorsqu’il m’a tendu mon casque de moto pour m’apprendre à piloter ma Ducati, il a dit : « Pour qu’on entretienne une amitié, quelle qu’elle soit, tu ne peux pas faire semblant avec moi. J’ai été impliqué dans des putains de mensonges presque toute ma vie, et j’apprécie pas particulièrement. Alors oublie tes conneries genre *Je sais pas de quoi tu parles, je suis mignonne et naïve*. Je ne joue pas à ce petit jeu-là. Je ne le ferai jamais. »

Il m’a fallu une bonne minute pour enregistrer la gravité de ses propos. Mais j’ai fini par comprendre : pour être son amie, je devais dire adieu aux faux-semblants. Je devais être moi. Ce n’était pas trop demander. Même si, à l’époque, je crois que je ne savais pas vraiment qui j’étais. J’ai accepté ses termes. Et j’ai toujours tenu parole. Pas de mensonges.

En fin de compte, je me suis plus ouverte à Ryke qu'à quiconque – il est le seul à être resté assez longtemps pour m'écouter.

– Tu as peur d'aller à Paris ? Ça fait quatre mois que tu n'as pas dormi seule.

– Je ne peux pas te garder pour toujours, si ? Un mini Ryke Meadows que je pourrais mettre dans ma poche et emporter partout ?

Je prends sur moi pour ne pas sourire.

– Je suis pas un doudou, putain.

Je pousse une exclamation choquée.

– Ah bon ? Je croyais.

Il me lance un coussin à la figure.

Je lui décoche un énorme sourire.

Il adore balancer des trucs.

– Si tu as peur, tu ne devrais peut-être pas aller à la Fashion Week sans ta mère.

– Non. J'ai besoin de le faire seule.

Ça fait tellement longtemps que j'en ai envie – bien avant tout ce merdier avec la presse et les paparazzis. J'ai toujours rêvé de faire un peu de tourisme, mais ma mère ne m'a jamais laissé faire. Durant ces voyages, elle me colle et me traîne de couturier en couturier, elle fait de la lèche à tout le monde pour que je sois le visage de leur prochaine ligne de fringues.

– Bon, tu as mon numéro, déclare-t-il. N'aie pas peur de m'appeler, OK ?

Je hoche la tête et il descend de mon lit pour aller farfouiller dans le tiroir du bas de la commode, où il garde quelques vêtements à lui. Je détaille rapidement ses traits. Pas rasé, il fait un peu plus vieux que ses vingt-cinq ans, et ses sourcils ont cette crispation sévère, comme s'il était de mauvaise humeur. En réalité, il est d'un naturel taciturne, rien de plus.

C'est son expression standard, et je la trouve follement sexy

– sans parler de son côté *Je te protégerais coûte que coûte*, que je n’aurais jamais pensé aimer avant de le rencontrer.

Il m’a attirée comme un aimant, ou comme une flamme attire un papillon de nuit. Tous ces trucs gnangnan qu’on raconte sur l’attirance entre deux personnes.

Au-delà de la connexion physique (qui semble inévitable avec un apollon comme Ryke Meadows), il y a quelque chose de plus fort, de plus pur. Une amitié bâtie sur trois années sans baiser. À parler et rire et, oui, peut-être un peu, à flirter.

Et dessous, il n’y a que le besoin.

Je n’avais pas conscience de son existence – de ce *besoin* – jusqu’à ce que les cauchemars de mes nuits deviennent les cauchemars de ma vie. Et Ryke est le genre de mec à vouloir terrasser tous ces monstres pour moi. Dommage qu’il ne puisse pas atteindre ceux qui vivent dans ma tête.

Même s’il essaie.

Il attrape un tee-shirt et un jean propres, puis se redresse avant de croiser mon regard. Je ne devrais pas le fixer, mais je me retrouve à mater ses muscles dessinés. Il a un vrai physique d’athlète – et pas de mec bodybuildé. Il est suffisamment léger pour escalader une falaise en un temps record, mais assez fort pour soulever son poids d’un seul doigt.

Un tatouage noir avec des touches de rouge, d’orange et de jaune couvre son épaule droite et une partie de ses côtes et de son torse – un phénix très détaillé, ses pattes entravées par une chaîne qui s’étire sur le flanc de Ryke jusqu’à l’ancre grise dessinée sur sa taille, disparaissant sous la ceinture de son pantalon.

Il a tout du mec à côté duquel on rêve de se réveiller sans espoir que cela arrive un jour.

Malgré la noirceur qui tourbillonne souvent dans son regard, sa mâchoire affiche une dureté dangereuse, inaccessible, qui m’hypnotise instantanément.

Je ne peux pas détourner le regard.

Je devrais.

Il plisse les yeux un peu plus à chaque seconde qui passe.

– Me regarde pas comme ça, Daisy.

– Comme quoi ?

– Je le sais quand quelqu'un est attiré par moi.

– Comment ?

Je veux posséder ce pouvoir. Je veux savoir s'il me trouve désirable. Peut-être que ce ne sera jamais le cas.

Son regard tombe sur mon tee-shirt, qui dévoile une partie de mon ventre. Il prend une profonde inspiration et quelque chose change dans ses yeux, une lueur qui dit : *T'es belle, putain. J'ai envie de te toucher.* Il ne m'a jamais regardée comme ça avant – ou bien il me l'a caché.

J'aimerais ne pas être affectée, mais je sens ma nuque chauffer. J'essaie de garder mon sang-froid, je ne veux pas être une énième sottise qui s'effondre dans son sillage. Il se contente de passer sa langue sur sa lèvre inférieure en me détaillant de la tête aux pieds.

Puis ses yeux se plantent de nouveau dans les miens. Ils sont redevenus durs.

– C'est le regard que tu m'as fait, mon ange.

Oh. *Il m'a appelée « mon ange ».* Je me concentre là-dessus une seconde, je n'entends plus rien d'autre.

– Daisy ? me rappelle-t-il à l'ordre.

Je souris.

– Tu m'as appelée « mon ange ».

Il lève les yeux au ciel et répète :

– C'est le regard que tu m'as fait.

– Oups, je dis en haussant les épaules, l'air de rien.

Je ne faisais que le mater. Je ne comptais pas lui sauter dessus. Je ne fantasmais même pas sur sa bite en moi. Chastes. Mes pensées étaient si chastes. Peut-être pas là tout de suite, mais *avant*, si.

– Putain d'euphémisme.

Je me remets debout sur le lit pour être plus grande que lui.

– Je peux te faire une scène si tu veux. (Je porte une main à ma poitrine dans un geste théâtral.) Oh, Ryke, j’ai trop merdé putain. Tuez-moi sur-le-champ.

Je tends une main vers lui et rebondis sur le matelas.

– Apothicaire, le poison.

Ses lèvres tiquent, formant presque un sourire. Et les presque sourires de Ryke, c’est l’équivalent de sourires éclatants. Je prends.

– Mignon, dit-il. Juste, n’oublie pas qu’...

– On est amis, je termine. Des amis platoniques qui ne baisent pas. Je sais. Et je suis OK avec ça, au cas où *tu* l’aurais oublié.

– Je n’ai pas oublié.

Il pointe son menton vers la porte de ma salle de bains et lance :

– Je vais prendre une douche et je me tire. On se retrouve ce soir chez tes sœurs. Elles t’organisent toujours une soirée de départ ?

– Ouaiip.

Dans quatre jours, je pars un mois pour défiler à la Fashion Week de Paris. Une semaine de mannequinat. Et trois semaines rien que pour moi. Cette perspective me réjouit. Je n’ai jamais eu le droit de faire le tour de la France ; en tant que mannequin, je vais dans des tas de villes magnifiques et de beaux pays sans jamais avoir l’occasion de les visiter. C’est la première fois que ma mère ne joue pas les chaperons. Je sais que Rose l’a convaincue de me donner un peu d’espace, ce qui lui a valu d’être comprimée entre mes bras jusqu’à ce qu’elle soit obligée de me décoller d’elle de force.

Je retombe sur le lit et laisse mes jambes pendre par-dessus le bord, non loin de Ryke.

Il regarde mon ordinateur sur mon oreiller.

– Tu as parlé à Rose de Cleo ?

Je fronce les sourcils.

– Comment tu sais que c’était Cleo sur Facebook ?

– J’ai vu ton écran.

Je secoue la tête.

– J’ai peur que Rose aille la voir si je lui en parle, et qu’elle en fasse tout un foin alors que c’est rien.

– C’est pas rien, putain. Ça va plus loin qu’un commentaire sur Facebook, et tu le sais.

Ma gorge se noue.

Les yeux de Ryke lancent des éclairs et le silence me tord le ventre. Il attend que je me décharge encore ; puisque je ne dis rien, il clôt la conversation pour moi.

– Juste, ne va plus sur les réseaux sociaux.

Avant qu’il puisse se rendre dans la salle de bains, ma poignée de porte s’agite. On essaie de la tourner.

– Daisy ! lance une voix féminine irritable à travers le panneau. Elle est facilement reconnaissable.

J’ai l’habitude, après tout.

Ma mère.

Seul problème à résoudre : où vais-je cacher Ryke Meadows aujourd’hui ?

## Daisy Calloway

**M**a mère frappe vigoureusement à la porte de ma chambre.  
– Pourquoi tu fermes toujours ta chambre à clé ?  
*Parce que je sais que tu as la clé de chez moi et que tu adores te pointer sans prévenir.*

Ryke se tend et lève un regard noir au plafond avant de désigner la salle de bains. *Je vais me cacher là*, articule-t-il.

*Quoi ?* je réponds, feignant de ne pas comprendre.

Il me fait un doigt d'honneur puis m'ébouriffe les cheveux. C'est un geste innocent, joueur. Mais quand ma mère de l'autre côté de la porte lance : « Tu devrais être debout à cette heure. Cet appartement n'était peut-être pas une si bonne idée en fin de compte », Ryke se reprend, et nos corps se crispent à l'unisson.

Mon bras entre accidentellement en contact avec ses abdos – comme le sien plus tôt avec mes seins. Lui ne porte pas de haut, contrairement à moi. Sa peau chaude enflamme mes joues et je sens ses muscles se contracter. Je lève les yeux, il baisse les siens. L'un de nous doit céder, mais nous restons tous les deux figés.

Il finit par enfiler le tee-shirt qu'il tient à la main, juste à côté de moi. Je regarde ses muscles s'étirer alors qu'il passe sa tête dans le col et ses bras dans les trous. Quand le coton tombe sur sa taille, masquant ses tablettes dessinées, il croise de nouveau mon regard, comme pour vérifier si ça a éliminé la tension entre nous.

Ben non.

Au contraire, je crois que ça a démultiplié la force qui m'intime de me rapprocher de lui et a magnifié la pression qui dit : *Surtout, ne t'écarte pas.*

Il recoiffe mes cheveux qu'il vient d'ébouriffer, peignant les mèches avec ses doigts pour qu'on ne pense pas que je viens de baiser.

– Daisy, tu es là ?! crie ma mère avec inquiétude.

*File*, je dis muettement à Ryke.

Il coince une mèche de cheveux derrière mon oreille puis prend son temps pour ouvrir la porte de la salle de bains. Il se glisse à l'intérieur et la referme doucement derrière lui.

– Désolée ! je lance à ma mère, en me précipitant pour déverrouiller la porte de ma chambre. Je t'ai déjà dit, c'est juste que j'aime mon intimité.

Je l'entends renifler.

– Et de qui veux-tu la protéger ? Tu vis seule. (Elle marque une pause, puis :) Tu es sûre que tu ne veux pas revenir à la maison, à Villanova ? Tu aurais plus de compagnie.

Elle se sent seule sans moi. C'est ce que j'ai déduit de ses visites impromptues à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Je suis la plus jeune de ses quatre filles, la dernière à quitter le nid.

Jusqu'à présent, Ryke et moi avons eu de la chance avec les venues de ma mère à l'improviste. Je suis trop flippée pour laisser la porte déverrouillée, elle n'est donc jamais entrée avant que Ryke puisse s'échapper. Et je n'ai pas le cœur de demander à ma mère de ne plus venir. Ce serait comme lui dire : *Bon, maman, j'ai dix-huit ans ; je m'en tape de toi et de tes opinions. Merci.* Ce serait moche,

non ? Déjà que j'ai déménagé fissa après le lycée... Je l'aime, je veux qu'elle fasse partie de ma vie. Seulement, j'aimerais qu'elle soit moins... envahissante.

Quand je finis par ouvrir la porte, elle entre comme un boulet de canon. Elle porte une robe bleu marine et un collier de perles autour du cou. Elle est fine, et son chignon est parfaitement rond à l'arrière de la tête. Elle a les mêmes cheveux bruns que mes sœurs – et moi, si mon agence me laissait revenir à ma couleur naturelle.

Elle parcourt des yeux ma chambre en désordre. Débardeurs, shorts en jean et tee-shirts s'empilent sur ma chaise, mon bureau, même au bout de mon lit. J'ai l'habitude de balancer les trucs et d'oublier. Même quand Ryke est là, je ne range pas tellement. Son appartement est pire que le mien, ce qui donnerait à ma mère une autre raison de le détester.

*Il est trop désordonné pour toi, Daisy, me dirait-elle. Ajoutez à cela : Il n'a pas de travail. Il vit sur son héritage. Tout ce qu'il fait, c'est escalader des montagnes et faire de la moto. Il a l'air tout le temps en colère. Il est de la famille de cette sorcière, Sara Hale. Il ne parle même pas à son père. (Ma mère est Team Jonathan dans la dispute Hale, notamment parce qu'il est le meilleur ami de mon père.) Ryke est de la famille de cette garce de Sara Hale. (C'est son argument principal.) Oh, et il est trop vieux pour toi.*

Le « trop vieux pour toi » viendrait vers la fin, car bien que Ryke ait sept ans de plus que moi, ce n'est pas rédhibitoire pour elle. Elle a déjà essayé de me caser avec un trentenaire – un mec péte de thunes parce qu'il détient les droits d'une chanson populaire. Un mois après mes dix-huit ans, j'ai failli avoir un date avec lui, arrangé par ma mère. C'est mon père qui a mis le holà.

Il ne s'en fiche pas de la différence d'âge, lui.

– J'ai appelé Hilda pour qu'elle vienne faire le ménage ici la semaine dernière, dit-elle en retroussant le nez. Elle n'est pas venue ?

– Je l'ai renvoyée chez elle. J'essaie d'être plus indépendante.

Et engager une femme de ménage pour plier mes fringues n'irait pas vraiment dans ce sens.

– Et puis, Hilda n'allait pas chez Lily et Loren.

Aujourd'hui, ils vivent tous les deux à Princeton, dans le New Jersey, avec Rose et son mari. Pas très loin. C'est pratique pour leur rendre visite.

– Ils savaient faire le ménage, eux, décrète ma mère avec dédain.

*Pas faux.* Elle baisse les yeux sur mon ventre et me pince la taille.

– Tu n'as pas pris de poids avant la Fashion Week, dis ?

*J'en ai pris ?*

Avant que je puisse vérifier, elle me jauge et lance :

– Oublie. Ça devrait aller.

Elle coiffe mes cheveux qui doivent encore être emmêlés, y passe ses doigts comme si c'étaient des fils d'or précieux.

– Tu es sûre que tu ne veux pas que je vienne à Paris avec toi ? Je te tiendrai compagnie pendant qu'on te maquille.

– Je veux voir comment c'est, toute seule.

Je ne veux pas la blesser. Elle m'adresse un sourire mitigé, feignant d'être heureuse pour moi.

– Je t'aime. (Elle m'embrasse sur la joue.) Allons faire les boutiques demain. À midi. Je demanderai à Nola de passer te chercher.

– D'accord.

Et quand je crois que tout va bien, alors qu'elle se retourne vers la porte, la douche se met en marche.

Il sait qu'elle n'est pas encore partie.

Ma mère fronce les sourcils, tend le cou comme un chien à l'affût et fixe la porte de la salle de bains.

– Quelqu'un a passé la nuit avec toi ?

Je ne suis ni gênée, ni en colère. J'ai presque envie de rire. Punaise, quel genre de vie je mène exactement ?

– C'est Lily, je mens. Tu veux lui parler ?

Je sais d'avance qu'elle dira non. L'addiction sexuelle de ma sœur est ce qui a mis l'entreprise de mon père, Fizzle, en difficulté. La

mauvaise presse a affecté notre famille de bien des manières, dont aucune n'a été au goût de ma mère. Je n'en veux pas à Lily, j'ai vu à quel point elle se sentait coupable et honteuse. Mais ma mère s'arrête au négatif. Et elle ne l'a pas encore pardonnée.

– Je ne vais pas la déranger. Garde ton téléphone allumé. Et ne ferme plus ta chambre à clé.

Elle me dit toujours ça avant de partir. Elle s'en va, et je guette la fermeture de la porte d'entrée de mon appartement. Quand je l'entends enfin, j'entre dans la salle de bains. La pièce est pleine de vapeur, le miroir est couvert de buée. Je ne vois pas derrière le rideau de douche à marguerites collé à la baignoire. J'entends l'eau qui éclabousse la porcelaine et repère son pantalon sur mon tapis vert à poil long. Il est tout nu là-dedans.

*Sans dec', Daisy.*

– Ma mère a failli te choper.

– Tant mieux. Au moins, elle pourra me traiter de « dégénéré irrespectueux » en face.

Elle a dit ça la dernière fois qu'elle est venue. Ryke se cachait dans la salle de bains et a entendu ses invectives.

– Eh, je t'ai défendu, et la fois d'avant aussi, et la fois d'avant avant aussi !

– Le prends pas mal, mais ta mère s'en tape de tes opinions.

Je ne peux pas vraiment mal le prendre, puisque c'est vrai. Je n'ai dit la vérité à ma mère que deux fois. Que j'aimerais arrêter le mannequinat pour faire autre chose – n'importe quoi. Elle m'a répondu que j'étais puérule et ingrate. Je l'ai fermé illico. Si j'annule un shooting photo à la dernière minute, son visage se transforme, arborant une expression disant : *C'est ma fille, ça ? Cette petite snob impertinente ?*

Décevoir ma mère, c'est comme la poignarder dans le ventre – là d'où je viens. Il y a une métaphore là-dedans, certainement.

Ryke éteint la douche et attrape une serviette jaune sur un crochet. J'ai été en présence de trop de mannequins hommes quasi nus

pour me sentir mal à l'aise. Mais c'est différent quand on connaît la personne. C'est différent quand on a un crush sur un mec, et pas juste sur son corps. C'est différent quand on aime *tout* de lui.

Et j'aime tout de Ryke Meadows.

Le rideau de douche s'écarte brusquement et Ryke sort, la serviette enroulée autour de sa taille, des gouttes d'eau dégoulinant encore sur son torse musclé et ses abdos. Je m'apprête à partir pour lui laisser son intimité, mais il dit :

– Viens là.

Il est près du lavabo. Je le regarde déboucher son dentifrice et en mettre sur sa brosse à dents, puis sur la mienne. Il me tend mon Oral-B verte. Je la prends, reconnaissante, et on se brosse tous les deux les dents en faisant semblant de ne pas se regarder dans le miroir, même quand ça arrive.

C'est comme si on était en couple.

Ce n'est pas le cas. Et c'est impossible.

Certaines choses sont trop compliquées pour devenir réalité. Je sais que celle-ci entre dans cette catégorie.

*Ryke Meadows*

**P**utain, j'en ai ma claque de prendre des douches froides. C'est pour ça qu'hier, je me suis dit : *Et puis merde*. Il faut quand même que j'aïlle un peu chez moi, où je suis libre de me branler comme je veux.

C'est à peu près la même routine tous les matins. Je me réveille dans le lit de Daisy. J'essaie de réprimer une putain de gaule de l'enfer. Je prends une douche. Vais courir avec mon frère. Prends une autre douche. Fais de mon mieux pour me toucher sans penser à ses longues jambes et à ce sourire à tomber.

En général, j'y arrive. Parfois pas.

Je reste humain, putain.

Je m'engage dans la rue sécurisée par un portail et fais ralentir ma Ducati devant chacune des maisons coloniales gigantesques que je dépasse. Quatre berlines me collent au cul. Elles me suivent depuis que j'ai quitté mon appartement de Philly. Deux dépassent la double ligne jaune pour se caler à mon niveau, vitres baissées, appareils photo crépitants. Je devrais être habitué à ces conneries

à ce stade, mais toujours pas. Je crois que je ne m’y ferai jamais – impossible après avoir vu une femme intrépide passer de « tout va bien » à « j’ai peur du noir » à « traumatisée ». Il n’est pas juste question des appareils photo et des médias envahissants, mais de tout ce qui vient avec – ses putain d’anciens amis de lycée, entre autres.

Je fais un doigt à une des bagnoles. Au moins, mon casque est teinté et ils ne peuvent pas prendre mon visage en photo. J’accélère et zigzague entre les quatre voitures qui essaient de me bloquer en me coinçant entre leurs carrosseries. Je fais vrombir l’accélérateur, change de vitesse, et je me casse.

Je les perds de vue à l’approche du portail d’une maison dissimulée derrière des haies. Je tape le code et les portes en fer s’ouvrent en grinçant.

La route pour se rendre chez les sœurs Calloway a dû être plus compliquée pour Daisy que pour moi. J’aurais dû partir avec elle. Elle habite dans le même immeuble que moi, deux étages plus bas. J’aurais pu distraire les paparazzis pendant qu’elle partait dans une autre direction, mais non. Je suis parti en retard parce que je faisais des recherches sur l’Ambien, la thérapie cognitive et sur d’autres traitements pour dormir – tout ce qui pourrait résoudre le problème de Daisy.

Résultat : je ne sais toujours pas comment l’aider à dormir sans médicaments.

Je gare ma Ducati sur sa béquille et lève les yeux vers la maison blanche aux stores noirs, avec son porche filant, ses rocking-chairs, son porte-drapeau sur la pelouse fraîchement tondue. C’est mignon, qu’ils vivent tous ensemble : mon frère, sa meuf, Rose et son mari. Pour ma part j’ai déjà partagé un logement avec eux – et je ne recommencerais pas. J’ai beau aimer mon frère de tout mon cœur, j’ai besoin de couper de temps en temps. Il adore mettre mon seuil de tolérance à l’épreuve. Il est sacrément haut pourtant, mais je crains, si je vivais avec lui sur une longue période, qu’il me brise et que je le détruise.